

Au jardin des liturgies romaines

29/ La commixtion du vin et de l'eau

Voilà un rite qui, dans l'Eglise primitive, suscita bien des querelles. Reprendre la réflexion à son propos est indispensable pour redécouvrir sa signification profonde puisqu'elle gouverne aujourd'hui une intelligence en profondeur de l'action sacrée.

Une tradition apostolique.

Le premier obstacle rencontré est évidemment le silence des synoptiques sur la « commixtion » du vin et de l'eau dans « la coupe d'actions de grâces » par Jésus à la dernière Cène. Jungmann explique cependant : « Ce n'était pas à vrai dire un usage palestinien autochtone mais un usage grec observé également en Palestine à l'époque du Christ » (1). Cette affirmation semble devoir être complétée et développée en tenant compte des usages de la société civile juive ou du cadre de la vie religieuse. Dans la société civile « antique », le vin coupé d'eau était peut-être d'usage soit que les procédés de vinification ne donnassent pas les satisfactions nécessaires à cause de l'acidité décapante ou d'un manque de contrôle sur la force de la boisson, soit aussi qu'une bonne tenue sociale exigeât que l'on se garde de toute dérive vers l'ébriété. Si l'on se reporte à l'épisode évangélique des noces de Cana, on se trouve en face d'un intendant des noces qui fait observer au marié : « Tout le mode sert d'abord le bon vin et quand les gens sont ivres (sic) le moins bon » (Jn 2, 10). Cette traduction de la Bible d'Osty m'a toujours semblé outrancière. Le souci d'hospitalité d'un maître de maison doit l'inciter à veiller à ce que ses invités soient à l'aise à table, dans un climat agréable où le vin procure la gaieté naturelle nécessaire sans tourner à la beuverie. Et c'est très certainement l'exacte réaction que saint Jean a voulu dépeindre chez l'intendant et l'attitude réelle qu'il a observée chez les convives.

Par contre le repas de la Pâque, revêtant un caractère sacré comme toutes les cérémonies religieuses juïques, la commixtion du vin et de l'eau était certainement de règle comme l'était la manducation du pain azyme (Lv 23, 6) et le Christ s'y est conformé : l'Eglise a donc maintenu cet usage parce qu'il résultait d'une tradition orale transmise par le collège apostolique. On peut en trouver la preuve a contrario dans l'épître sévère que saint Paul adresse à la communauté corinthienne célébrant « le mémorial de la Cène », en principe clôturé par la liturgie eucharistique : « Chacun prend d'abord son repas à lui dès qu'on se met à manger et l'un a faim tandis que l'autre est ivre. Ce n'est pas le "Repas du Seigneur" que vous prenez », conclut-il (1 Cor 11, 20-21).

L'Eglise face aux hérésies.

Que ce rituel ait été contesté dès la plus haute antiquité par divers hérésiarques n'étonnera personne. Ces conceptions hétérodoxes se confrontent à une foi religieuse ancrée dans les paroles consécatoires du Christ qui font du pain son Corps et du vin, son Sang. Subsiste au tréfonds de ces erreurs, l'intuition que l'effet des paroles consécatoires se trouve en germe dans la haute signification qui est préalablement attribuée à chacun des oblates pour faire apparaître, notamment en l'espèce, le lien vin-



par
**François
Pohier***

divinité. Assez curieusement, en effet, les « ébionites » des premiers siècles, qui acceptaient le caractère messianique du Christ et niaient sa divinité, rejetaient l'usage du vin dans leurs rites liturgiques. Saint Irénée, dans son ouvrage *Adversus hæreses* écrit : « Ils ne veulent être qu'une eau terrestre en n'acceptant pas que Dieu se mêle d'eux ». Comme en écho à cette parole, l'Ange de l'Apocalypse disait à Jean : « Les eaux que tu as vues, où la Prostituée est assise, ce sont les peuples, des foules, des nations et des langues... » (Ap 17, 15) Au II^e siècle, les milieux gnostiques réprouvèrent de même tout usage liturgique du vin alors que le martyr Justin († 165) décrit ainsi l'usage chrétien de la commixtion : « Lorsque notre prière est terminée, on apporte à celui qui préside, du pain, du vin et de l'eau ».

La plus expressive des interventions de l'Eglise est encore la lettre que saint Cyprien (200-258), le très célèbre évêque de Carthage, écrivit à un certain Cécilien : « L'eau représente le peuple et le vin, le sang du Sauveur; lors donc qu'on mêle l'eau au vin dans le calice, le peuple est uni à Jésus... Ce mélange, cette union de l'eau et du vin est si parfaite, si intime que rien ne saurait les séparer... Ainsi dans la consécration du calice, on ne saurait offrir de l'eau seule de même qu'on ne saurait offrir seulement du vin; car si l'on offre le vin seul, nous ne sommes plus unis au sang de Jésus-Christ; si l'on offre de l'eau seulement, alors le peuple est séparé de Jésus-Christ ». Ce que réalise l'action sacrée, c'est l'union en Dieu : la commixtion du vin et de l'eau est la première étape de cette réalisation.

En vérité, les cinq premiers siècles de l'antiquité chrétienne s'écoulaient dans un Empire romain multiracial où s'agitent progressivement des nationalismes hostiles à l'autorité impériale chrétienne. S'y répandent divers discours de haute théologie tentant maladroitement de cerner la personne et la nature du Christ au sein de populations chrétiennes aux langages différents. Après les effroyables dommages causés par l'arianisme condamné par les conciles de Nicée et de Constantinople, Nestorius est à son tour excommunié par le concile d'Ephèse (431) pour avoir affirmé la bipersonnalité du Christ. Eutychès affirmera alors que, dans l'unique personne du Christ, la nature divine a totalement investi la nature humaine (monophysisme) : le concile de Chalcedoine (451) entrera en condamnation. A ce concile, les évêques arméniens n'ont pu être présents : on leur envoie une mauvaise traduction des textes conciliaires favorisant le nestorianisme condamné. Furieux, ils rompent avec l'Eglise officielle et adoptent le monophysisme d'Eutychès. Conséquence liturgique : les célébrants arméniens n'ajoutent plus d'eau dans le vin du calice. L'hérésie arménienne sera condamnée en 692 par le concile in Trullo.

De tous ces bouleversements subsisteront de graves séquelles dans l'Eglise que nous évoquerons la prochaine fois. Citons ces quelques mots de la liturgie de saint Jacques, la plus antique, celle de Jérusalem : « De même après avoir soupé, Il prit la coupe, mêlant de l'eau au vin... » (à suivre) ●

(1) Jungmann : *Missarum sollemnia II*, p. 311 et s., Aubier, 1957.

*Vice-président d'Una Voce.